

ROMAIN POTOCKI

LE JARDIN
DANS LE CIEL

roman

ALBIN MICHEL

*à Sibam
à Fanny, Flavia et Delia
à la duchesse,*

*à toutes celles
qui m'ont appris à lire
à vivre et à rire,*

*et surtout à toi
ma lumière
sans qui ce livre ne serait pas
ou pas aussi fou*

« Mais l'amitié fait ça : on apprend à jouer
sur le terrain de l'autre. »

Virginie Despentes,
Vernon Subutex

PROLOGUE

La librairie était fermée.

Pas fermée « tant que le ciel sera aussi gris », « pour cause de bon bouquin » ou « parce que la mer me manquait », comme le clamaient parfois les pancartes de Sophie.

Non, fermée tout court.

Avec des planches qui barraient l'entrée. De la peinture sale sur les vitrines vides. Et aucune pancarte absurde pour faire passer la pilule.

Il boutonna le col de sa lourde veste de marin – jamais facile avec un doigt en moins – sans réussir à chasser le frisson sur son dos.

Tant d'années qu'il n'a pas dormi dans son ancienne ville. Il a pensé ne pas débarquer, d'ailleurs. Mais une mauvaise nuit l'a jeté à quai, en route pour la librairie comme il l'aurait fait autrefois : dès le réveil, et tant pis s'il faut sonner longtemps, on comprendra.

Et on ouvrira.

Les reproches lui montèrent à la gueule, inarrêtables : « Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on t'attendrait, tout ce temps ? Qu'il te suffirait de pousser la porte, désolé pour l'absence et à la vie à la mort comme avant ? »

LE JARDIN DANS LE CIEL

« *T'es vraiment trop con, c'est pas croyable !* » rigole sa voix à elle dans sa tête à lui.

Il se passe la main sur le visage. Quelle arnaque, quand même, la vie. On vient de lui voler son passé et il ne peut en vouloir à personne – en tout cas pas à celle dont le nom trône encore sur l'écriteau en bois au-dessus de la porte :

LIBRAIRIE SOPHIE

*Ouverte tous les jours
(sauf mardi et autres exceptions)*

Il sourit tout seul sur son trottoir.
Une librairie, tu lui donnes un nom.
Pas un prénom.

Et de sourire ici, forcément ça le ramène en arrière. Loin, très loin, à l'époque où il était quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'autre avec tous ses doigts.

VINGT ANS AVANT

Y en a qui font bien.
Moi non.

Moi ?

J'suis le genre sauvage, à ce qu'on dit.

Et vu que j'parle pas tant, c'est pas moi qui vais dire le contraire.

Des potes ?

Forcément, pas des masses...

OK, pas du tout.

Même avec les clients ?

Ben... c'est des clients.

Ça m'tape dans la main comme si on était le sang ou quoi, et ça prend ce que j'leur donne au prix que j'leur dis.

C'est ça qu'est bien avec mon biz : y a pas besoin de parler. Ce que je vends, j'te jure, t'as pas les mots pour le raconter. Quand t'y as touché, tu rêves à plus rien d'autre. Et tu ferais n'importe quoi pour en ravoir.

Faut pas croire que j'me la pète ou que j'me prends pour un autre. Non, j'dis les trucs comme y sont, point barre.

Et la vérité c'est que j'suis rien qu'un schlag qu'a eu de la chance.

On dirait pas, hein ?

C'est vrai qu'à me voir comme ça, le soir de mes dix-sept piges, tout seul sur le toit de ma cité...

Qu'est-ce tu veux : j'aime bien être seul, j'sais pas si je l'ai dit.

Même le soir de mon anniversaire, ouais.

Surtout le soir de mon anniversaire.

Et puis j'étais jamais venu, avant. Faut dire que les ascenseurs ont sauté y a mille ans et que personne s'est jamais pointé pour les réparer. La vérité faut crêcher aussi haut ou être total frappé pour s'fader vingt-deux étages à pied ! Moi je m'en tape. Si faut monter haut pour finir solo, ça m'va pareil.

Quand j'ai ouvert la porte, laisse tomber, j'ai pris une de ces claques : vingt-deuxième étage, putain, vingt-deuxième !

J'suis con, j'gâche ma salive pour rien.

Si t'es jamais monté ici, tu peux pas imaginer comment c'est haut, le toit du monde. Et surtout comment c'est grand.

De l'air partout... du silence aussi... le gravier qui crisse sous la pompe, propre... une vieille chaufferie abandonnée

LE JARDIN DANS LE CIEL

avec un robinet qui marche et un toit pas trop pourri... Et en dessous ma cité, comme jamais je l'avais vue. Et la mer, là-bas, à l'autre bout d'la ville. Non mais v'là l'espace qu'y avait sur ce toit, c'était ouf ! Et puis...

Mais j'déraille.

On va croire que ce qui m'est arrivé, c'est grâce à moi – et c'est vrai que j'suis remonté sur le toit, les jours d'après. Bref, on va croire que j'la raconte à l'envers, que j'mythonne. Et on aura raison.

Parce qu'en vrai, tout ce qui m'est arrivé, c'est à Demba que j'le dois.

Demba c'est le gardien du B2, mon bâtiment.

Un Soninké du Mali qui débarque dans les halls tôt le matin, à l'heure où les équipes rentrent se foutre au pieu. Lui il fait son truc avec ses seaux et ses balais, sympa avec tout l'monde, et en passant il mate si personne squatte les caves.

Pourquoi il m'a autant à la bonne ?

J'sais pas.

C'est vrai que tous les deux, on a un gros souci avec les mots – pas réussi à bien parler, ça rapproche. Demba, lui, il me dit que j'lui rappelle un cousin du bled. Vu ma gueule d'Arabe, c'est dur à avaler : on a trop pas le même bled, Demba et moi.

Mais bref, c'est pas ça l'histoire.

L'histoire, c'est que Demba il a le vertige – j'te jure, le gars il vit au deuxième et c'est déjà grave trop haut pour lui ! Alors quand la SONIDEM ils ont cadenassé la porte et que plus personne a pu monter sur le toit à part lui, il m'a arrêté dans le hall, un matin que je zonais. Et puis il a sorti un énorme trousseau de sa poche, il a détaché une clé, et il me l'a refilée.

– Je sais que tu montes... non non, dis rien, ça me va pareil... si c'est que toi... Juste, quand tu redescends, tu me dis tout est bien... ça m'évite d'aller y voir.

V'là le plan en or qu'il me refileait, le tonton !
Sauf que c'était pas le tout.

Parce que même là-haut, au vingt-deuxième, dans mon coin... eh ben y m'fallait l'autorisation d'la faire, ma sauce. Et ce genre de cuisine, ça se jouait pas à l'étage de Demba.

Non, pour faire n'importe quoi dans ma cité, j'veux dire n'importe quoi qu'envoie, fallait voir avec Jo le Gitan. Mais cherchez pas, au quartier c'est pas comme ça qu'on dit. Ici on l'appelle avec son blaze rebeu :

El Ghaïb, « celui qu'on voit pas ».

Pas trop utile, comme info, j'vous le dis tout de suite : sauf à être total frappé, on l'appelle pas, le Jo – mais alors vraiment pas !

Y en a qui disent qu'il a été chasseur de skins, à l'époque. Ou que la coke dans les cités, au début, c'était lui. Ou même qu'il a fumé un mec à coups d'extincteur, un soir, avec des potes.

La vérité ? Personne sait.

Les seuls trucs sûrs qu'on m'a refileés c'est qu'il est long comme un arbre, calibré jusqu'aux dents, et tatoué sur toute la gueule. Et que c'est pas le genre à avoir pitié ou quoi quand le vent tourne mauvais.

Mais j'avais pas le choix : si j'voulais démarrer un truc à moi, un truc qui fait rentrer du bif, et vite... fallait que j'lui parle, à El Ghaïb. Même avec mes mots en vrac.

Et surtout que j'aie une putain de bonne histoire à lui servir.

Qu'un p'tit comme moi cherche à le voir, Jo ça l'a choqué.

En tout cas c'est ce que j'ai pensé quand j'me suis retrouvé une nuit, sur le coup de trois heures du mat', soulevé de mon pieu par des lascars qu'avaient clairement pas eu besoin de sonner.

Ils m'ont balancé les yeux bandés dans un coffre, on a roulé. Et j'ai fini dans une cage d'escalier qui puait bien la pisse, mais qu'on a quand même montée jusqu'au douzième.

Faut croire que Jo aimait les hauteurs, lui aussi.

Quand ils m'ont enlevé le bandeau, mes yeux me faisaient mal tellement ils avaient serré, ces bâtards ! J'me suis retrouvé devant cinq gars avec des cagoules sur la tronche, gaulés comme s'ils arrivaient tout droit d'une autre planète.

Y avait aussi un mec immense posé dans un fauteuil, avec une chaise en face. Lui, il portait pas de cagoule. Mais il avait deux calibres sous les aisselles.

J'captai mieux, maintenant, pourquoi on l'appelait El Ghaïb – celui qu'on voit pas, celui qu'est plus là, celui qu'a disparu. Jo était à visage découvert, ouais. Mais la face tellement tatouée qu'on avait du mal à dire ce que c'était, sa gueule d'avant.

Il m'a fait un signe.
J'me suis assis.

J'sais pas trop ce que les cinq molosses derrière lui avaient dans le crâne – la cagoule ça aide pas, pour les émotions – mais dans sa face toute repeinte j'voyais bien les yeux de Jo. Et il avait l'air, comment dire... désolé, ouais, grave désolé pour moi. Comme si j'en avais plus pour longtemps, alors autant faire vite :

- C'est toi, le Muet ?
- ...
- Forcément. Et sinon c'est quoi ton vrai blaze ?
- Ro... Ro...
- Ah mais j'suis con, on m'a dit : t'es le gamin avec le prénom chelou !

Les gens ils te posent des questions et après ils te laissent pas le temps : à peine tu butes sur un truc, ils répondent à ta place ! Ça m'tuait, à force.

Les mots, moi, comment dire... c'est chelou. J'sais jamais s'ils vont sortir. Ni comment. Des fois ça marche. Et des fois non, ça marche pas. Pas du tout. C'est pour ça qu'on m'appelle le Muet – même si en vrai j'le suis pas tout le temps.

Et puis là c'était pas pareil : j'avais mon truc bien calé sur la langue, prêt à bondir. Des heures que j'y avais passé, devant le miroir de la salle de bain, à répéter comme un ouf – paraît qu'y a des acteurs bègues dans la vraie vie qui parlent normal quand ils montent sur scène, alors pourquoi pas moi ?

Personne disait plus rien. Le silence était lourd. On entendait les secondes sur l'énorme montre en or au poignet d'un des gars derrière Jo. Quelle heure il pouvait être ? Aucune idée. Trop tard pour reculer, en tout cas.

LE JARDIN DANS LE CIEL

Moi j'attendais la question.

Et la question est arrivée :

– Paraît que tu veux faire pousser des fleurs dans ma cité ? Des vraies fleurs, avec des tiges et des pétales ?

Jo avait craché les mots sans presque ouvrir la bouche. Les cinq molosses autour ont hésité. Mais à la fin ils ont pas pu faire autrement : ils sont partis en barres de rire, à s'donner des grandes claques sur les épaules. Même Jo a eu un rictus – sourire, ça avait l'air au-dessus de ses capacités.

J'ai rien dit.

J'ai attendu le silence.

Dans ma tête, j'me répétais ma première phrase. Fallait qu'elle claque.

– Tu... Tu... Tu connais l'histoire de *Ti... Tistou les pouces verts* ?

– Non, c'est qui ? Un gars d'la cité ?

J'ai enchaîné sans respirer.

Parler droit, à ce qu'on dit, c'est rien qu'une histoire de souffle.

– *Ti... Ti... Tistou les pouces verts*, c'est un bou... bouquin. L'histoire d'un p'tit qui s'appelle Ti... Tistou – t'as vu, ça aide pas – et qu'est le fils d... d... d'un vendeur d'armes.

Un des molosses a touché un énorme calibre dans son fute, l'air de dire que j'ferais mieux de pas trop chier dans la colle avec eux question armes, et aussi qu'y fallait que j'décide si j'étais le Muet ou pas, vu que là, je parlais.

Rien à foutre, j'ai serré les fesses et j'ai enchaîné :

– Ses darons, à Ti... Tistou, c'est des super bou... bourges. Vendeurs de ka... kalach mais o... officiels, de père en fils. Alors qu... quand ils vont pour le mettre à l'école, c'est p... p... pas pour enculer les mouches.

J'ai repris ma respiration. Jeté un œil sur Jo. Ça va, il m'écoutait. Comme un pitbull aurait fait, mais il m'écoutait.

– Bref, v'là le jour de la rentrée. Sa daronne elle est toute gu... guèze, laisse tomber ! Sauf qu'à l'école, le gosse il s'en... s'en... il s'endort, c'est trop chiant. Du coup on lui f... fout zéro, et on le vire.

– Moi aussi j'ronquais tout le temps en cours ! a rigolé un des molosses. J'fumais déjà v'là les bédos, faut dire...

Jo a levé la main et l'autre a fermé sa gueule direct. Tout le monde aime les histoires, j'le savais bien. Même les mecs invisibles :

– Continue.

– Ses darons, ils ont gra... grave le seum. Mais eux, c'est pas ils vont voir le di... directeur. Non, ils so... so... sortent le gosse de l'école. Di... direct ! Et ils le collent chez leur ja... ja... jardinier – ouais les gars, t'hallucines, ils ont un ja... jardinier – et puis le jour d'après ils le mettent chez le numéro d... deux de l'usine à ka... kalach, le pote à son daron. Et comme ça un jour sur d... deux tout le long du bou... bou... bouquin.

Même avec les cagoules, j'voyais bien que les gars hallucinaient. J'ai continué tout droit :

– D'un côté t'as le ja... jardinier Moustache qui lui montre les fleurs, au p'tit, et t... toutes les couleurs qu'existent, et comment c'est de ki... kiffer la vie en grand. Et en face t'as le pote à son da... daron qui lui montre toute la m... m... merde du monde – la t... t... taule, la cité – et qui lui dit qu'il faut t... toucher à rien s'il veut que... que... que ça lui tombe t... tout cuit dans le bec, vu qu'il est le fils du pa... pa... patron.

J'ai respiré un grand coup et puis j'ai maté Jo.

Au-dessus de son sourcil gauche, tatoué en tout p'tit, j'ai vu le mot *Revolución* se lever. Mais c'est pas du tout ce qu'est sorti de sa bouche :

– Ça va être long, ton truc ? Parce qu'on a d'autres grandes gueules que toi à éclater cette nuit.

– Attends, j'a... j'arrive. Le Ti... Tistou, quand il bosse avec le ja... jardinier, il voit qu'il a un su... su... super-

pouvoir ! Enfin lui, il cra... crame pas tout de suite, c'est le ja... jardinier qui lui dit.

– Qui lui dit quoi ?

– Qu'il a les p... p... pouces verts.

– Vas-y il a trop roulé la *weed*, le p'tit, c'est pour ça qu'il a les pouces verts ! a lancé un des molosses. Moi aussi j'ai commencé à rouler quand j'étais branleur, *wallaye* ça m'a pas filé des super-pouvoirs.

Barre de rire des molosses.

Nouveau geste de Jo.

Silence.

Odeur de pisse.

– C'est quoi cette histoire de pouces verts ? a grogné Jo.

– En vrai, son p... pouvoir c'est qu'il peut faire p... pousser les fleurs p... partout. D'un... D'un coup ! Juste en mettant ses p... pouces dans la terre, ou même sur un mur.

Les mecs étaient tellement matrixés d'me voir là, à débiter mon histoire absurde en mode normal, que j'ai fini par les intéresser. Même Jo :

– Et alors ?

– Alors le p'tit il est moins c... con qu'il en a l'air. Une nuit, il se barre de chez lui, déter, il va à la tau... taule, et il met ses p... pouces partout. Et le jour d'après, la t... taule elle est p... pleine de fleurs ! Une aut' nuit, la même : il va à la cité, il met ses p... pouces, et le truc ça devient Di... Di... Disneyland tellement c'est beau ! Et tout l'monde a du t... taf, avec les t... touristes qui rappliquent pour mater les fleurs.

– Les touristes c'est pas bon pour le business, a toussé Jo.

– Non, mais t... tu vois ce que j'veux dire. Me dis pas que t'as ja... jamais rêvé, toi, à co... comment ça aurait

été, si on nous avait p... pas foutus dans des t... taules en béton au... au... au milieu de nulle part.

– C'est vrai que deux-trois cerisiers du Japon qui fleurissent au printemps, ça aurait pas fait de mal, a lâché Jo l'air de rien.

Personne a moufté. J'en ai profité :

– Et puis a... attends ! Y a le jour où le grand pa... patron il amène Ti... Tistou à l'hosto. Et là ils t... tombent sur une p'tite qu'est toute pa... paralysée. Et l'aut' connard, tout ce qu'il trouve à dire c'est qu'elle est con... condamnée. Que faut s'faire... une raison et ce genre de co... conneries. Sauf que Ti... Tistou il en a rien à foutre, de s'faire une raison ! Ce qu'il voit, lui, c'est que c'est tout cla... claqué là où ils l'ont mise. Alors qu'avec des f... fleurs dans la chambre...

– Ah ouais, j'te vois venir...

– J'imagine que... que tu t'es rencardé sur moi. Tu dois savoir que ma mè... ma mè... ma daronne, elle est à l'hôp... à l'hôp... à l'hosto.

Aaaaaaah la putain d'ses morts ! À peine j'parlais d'elle, j'arrivais plus à cracher deux mots de suite ! Tant pis, j'ai continué :

– P... P... Possible qu'elle en a p... plus pour longtemps. Et moi j... j'voudrais lui offrir des fleurs.

Jo a ouvert la bouche. Vraiment grand. Mais j'lui ai pas laissé le temps d'en placer une. Fallait que j'finisse. Que j'crache mon couplet jusqu'au bout. Sans quoi j'allais partir en vrille et mes mots avec.

– T... T'as capté, hein, que le Ti... Tistou, quand il est à l'hosto, il met ses p... pouces partout. Et le jour d'après, la p'tite elle se réveille au milieu d'la j... jungle. Et elle se re... relève ! J'suis sûr que ma daronne, ça p... peut faire

pareil ! J'ai checké les t... toubibs la semaine dernière, ils m'ont dit que... que... que...

– Vas-y ferme ta gueule. C'est déjà assez long comme ça, ta berceuse, tu vas pas nous taper ta vie en plus.

– Laisse-moi essayer, Jo ! Laisse-moi faire des f... fleurs ! Pour ma da... daronne !

J'avais visé au cœur. Les histoires de daronnes, les lascars, c'est le seul truc auquel ils peuvent pas résister – des conneries d'honneur et tout ça. J'ai senti les cinq cagoulés bien touchés. Mais Jo était pas dupe. Peut-être que sa mère l'avait allumé sévère quand il était p'tit.

On arrivait au bout de l'entretien d'embauche, de toute façon. Et ça sentait pas bon.

– J'ai appris, pour ta mère. Mais ça va pas suffire. C'est quoi, en vrai, ton histoire de fleurs ?

– J'te cache pas qu'en plus de... de la chambre de ma da... daronne, j'pensais en fourguer un peu. P... Pas au quartier, j'te jure ! Rien qu'en ville, pour m'faire deux-trois bi... billets. En mode U... U... Uber des fleurs, tu vois ?

Les molosses se sont marrés et moi j'ai joué ma dernière carte :

– J'ai qu'elle, Jo. Et ici y a rien qui bouge sans toi.

J'avais balancé mon final d'un trait, sans reprendre ma respiration. C'était déjà surréel d'avoir réussi à mettre autant de mots l'un derrière l'autre.

À la fin j'ai relevé la tête, on s'est matés avec Jo, et y a eu un truc chelou : le gars avait beau être tatoué sur toute la gueule et calibré jusqu'aux dents, j'ai vu un éclair passer dans ses yeux. Un truc de respect, j'crois.

Fallait des couilles, quand même, pour lui faire ça à lui.